



Palais abbatial



AUTOUR DES ÉTANGS D'IXELLES

De l'abbaye de la Cambre au jardin du Roi

cour d'honneur de l'abbaye de la Cambre

↔ 3200 m

1 h30 - 40 min.

lové dans une paisible cuvette, au milieu de jardins en terrasses luxuriants, tandis que la ville a tissé sa toile tout autour. Centré autour de l'ancienne Montagne du Tabac, le quartier que nous explorons est marqué par les styles architecturaux en vogue pendant le dernier quart du 19^{ème} siècle, principalement l'éclectisme et l'art nouveau.

Quittez la cour d'honneur par le porche et remontez l'allée qui conduit au square de la Croix- Rouge;

Rescapée de l'urbanisation, l'abbaye de la Cambre **1** présente l'aspect qu'elle avait au 18^{ème} siècle, suite aux importants travaux de modernisation entrepris alors par les moniales cisterciennes (Voir *Bruxelles en vert*, pp. 266 à 274). Après plusieurs campagnes de rénovation, le site a été partagé entre l'Ecole nationale supérieure des arts visuels de la Cambre et l'Institut géographique national. Il est désormais

La rue du Monastère conduit jusqu'au rond-point de l'avenue Louise. C'est le quartier où l'architecte art nouveau Ernest Blérot a construit le plus de maisons particulières. Le n°30 de la rue du Monastère **2** mais aussi le haut de la rue de Belle Vue que vous croisez (n°30-32 et 42 à 46) en portent la marque de style caractéristique;

ERNEST BLÉROT (1860-1957)

Thuriféraire inconditionnel du style art nouveau avec lequel sa courte carrière se confond, Ernest Blérot a bâti son succès en le rendant accessible à la petite bourgeoisie à partir d'une approche pragmatique. En l'espace d'un quart de siècle seulement, il construit 70 maisons, dont les célèbres alignements de la rue Vanderschrick à Saint-Gilles ou de la rue Saint-Boniface à Ixelles. Prenant en charge l'architecture et la décoration, il se contente en fait de reproduire le plan de la maison traditionnelle bruxelloise qu'il habille de quelques variantes de façades types, décorées suivant son inspiration et les desiderata de ses clients. Parfois aussi, il joue au promoteur en vendant, clé sur porte, des maisons édifiées sur des terrains qu'il a achetés au préalable. Il met, par contre, plus de soin à terminer son hôtel particulier, situé à l'angle de la rue Vilain XIII et de l'avenue du Général de Gaulle, construit en 7 ans mais, hélas, démoli quelques années après sa mort.



Fortune faite, Blérot se retire après son mariage en 1910 au château d'Elzenwalle, propriété de son épouse à Ypres. Au cours de cette paisible et longue retraite, il remplace le château, victime des bombardements de la guerre, par un curieux manoir en béton composé de deux ailes basses autour d'une rotonde à coupole ouverte, surmontée d'une flèche.

→ Le long du rond-point, le célèbre **Tombeau des lutteurs** 3 (Charles Van der Stappen, 1892) évoque Omp-draïlles, le héros d'un roman de Léon Cladel. Carrier devenu gladiateur au palmarès brillant, il se suicide dans sa vieillesse. L'Ours du nord, son ancien rival, le tenant sous les aisselles, l'offre à l'adoration de la foule. En face, le **Phoenix 44** 4 (Olivier Strebelle, 1994) symbolise un oiseau qui déploie ses deux ailes en forme de V, célébrant la libération de Bruxelles et le cinquantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale ;



↗ Descendez la rue de la Vallée, qui évoque la dépression formée par le Maelbeek et les étangs d'Ixelles. Ici, Ernest Blérot a laissé deux réalisations très différentes : son premier immeuble à appartements au coin de la rue Vilain XIII (n°31, 1901) et une large maison au n° 40 5. Avec ses multiples décrochements, son pignon

à rampants moulurés en forme d'étrave et ses sgraffites, cette dernière façade, foncièrement originale, révèle un artiste accompli, capable de sortir de la production en série (voir encore, rue Vilain XIII, n°9-11). Le bas de la rue de la Vallée est bordé de plusieurs réalisations d'Ernest Delune – n°32, 26-28, 18 à 22, 17a, 4 à 10 (1903 à 1907), 2 (1900) 6 – qui a cédé, avec une réticence perceptible, à la mode art nouveau en intégrant quelques-uns de ses motifs à une architecture sobre et classique, gravée dans la pierre. Remarquez, par contre, les vitraux à motifs floraux de la cage d'escalier du n°2 (1900), du côté de l'avenue du Général de Gaulle. La ressemblance avec la baie vitrée du n°6 (1902) 7 de la rue du Lac – derrière les numéros impairs du bas de la rue de la Vallée – est trop frappante pour être due au hasard. Delune n'a, sans doute, aucun mal à convaincre son commanditaire, un artiste verrier, d'éclairer sa cage d'escalier avec une composition de vitraux sous un arc outrepassé qui est répété, comme en écho, autour de la porte d'entrée. Pour que son atelier bénéficie du

Avenue du Général de Gaulle, n°38



maximum de lumière, il occupe le dernier étage derrière une élégante logette en bois polygonale. Les vitraux des deux maisons sont attribués à l'artiste français qui a participé à la décoration de l'hôtel Hannon, Raphaël Evaldre ;

→ Ancien chemin emprunté par les porteurs de fagots et les marchands de bois, le long du Maelbeek, l'avenue du Général de Gaulle épouse les formes des étangs d'Ixelles. Avant d'honorer le grand résistant et ancien président français, elle s'appelait avenue de la Cascade, évocation de la rocaïlle qui habillait l'extrémité du premier étang.



La Cascade

La **Cascade** 9, c'est aussi le nom de l'immeuble de style paquebot (n°36-37) dessiné par René Ajoux pour le compte d'un architecte-promoteur, Jean-Florian Collin (1904-1985), passé à la postérité comme fondateur d'ETRIMO. Loin des futures barres d'immeubles indigentes, répétées inlassablement dans tous les coins du

pays, ce vaisseau aux lignes horizontales et courbes épurées, percées de quelques hublots, est entièrement recouvert de céramique blanche. On peut toutefois regretter qu'il ait rogné sans vergogne sur une riche composition de quatre maisons

LES ÉTANGS D'IXELLES (1873) 8

Ancienne propriété de l'abbaye de la Cambre, les quatre étangs qui longent le Maelbeek entre les bâtiments conventuels et le moulin sont rachetés par Hippolyte Legrand, futur bourgmestre



*d'Ixelles, lors de la vente publique qui suit la fermeture forcée du couvent sous le Directoire français. Ses héritiers les cèdent à la commune en 1871 dans le cadre de l'urbanisation de la Montagne du Tabac consécutive à l'aménagement de l'avenue Louise. Entretemps, le premier étang a déjà été partiellement comblé au profit de la place Sainte-Croix, lieu animé de la vie locale. Deux autres – les étangs Pennebroek et Ghevaert – sont fusionnés tandis que l'étang le plus proche de l'abbaye, le **Paddevijver**, est remblayé au profit du square de la*

Croix-Rouge. L'architecte paysagiste Edouard Keilig, artisan des plans du bois de la Cambre, est alors sollicité pour redessiner les berges et aménager les abords, ce qu'il fait avec le talent qu'on lui connaît.



Le Tonneau

↑ Au pied du jardin du Roi (p. 265), le célèbre **Tonneau** (n° 51) **11** de Stanislas Jasinski (1901-1978) et Jean-Florian Collin a été achevé à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Cet immeuble en ellipse tronquée de 10 étages recouverts de ciment rosé, aux lignes horizontales appuyées, doit son élan aux éperons verticaux qui coupent les travées sur toute leur hauteur. Il abrite des appartements de standing à cloisons modulables, *un petit hôtel d'étage où les besognes ménagères peuvent s'effectuer sans domestiques ou avec l'aide d'une femme de charge pendant quelques heures*;

↖ Par la rue du Levant, rejoignez l'avenue des Klauwaerts, non sans jeter un regard impudique sur la très sensuelle Danse (1913) de Jules Herbays. Cachée dans un massif, une tête de femme africaine aux lignes épurées rend hommage aux civils ixellois impliqués dans les campagnes coloniales de Léopold II (Marcel Rau et Alphonse Boelens, 1933). Adversaires des Leliaerts, soutiens du lys de France, les Klauwaerts flamands ont infligé de lourdes pertes aux Français à la bataille des Eperons d'or avant d'être battus par Philippe le Bel et ramenés

sous sa suzeraineté. Vraie vitrine éclectique, l'avenue présente une série d'hôtels particuliers où l'on épinglera, notamment, les styles sécession viennoise (n° 28-30, Raymond Moenaert), cottage anglais (n° 18-19, Raymond Moenaert), art nouveau



Avenue des Klauwaerts, n° 11



Immeuble à pignon au square du Val de la Cambre

(n° 15-16, Ernest Blérot), renaissance flamande (n° 11, A. Willaert);

↓ Revenez ensuite sur vos pas, traversez le square de la Croix-Rouge et montez l'avenue Emile Duray –

bourgmestre d'Ixelles de 1904 à 1918 – qui longe l'abbaye de la Cambre. Ancienne avenue de la Patrie, elle a été tracée, comme l'avenue Emile De Mot, pour favoriser l'accès au site du Solbosch, choisi pour abriter l'exposition universelle de 1910;

↙ Au n° 48, franchissez le porche qui conduit au **square du Val de la Cambre** **12**, sorte de place de village aménagée au centre d'un lotissement en intérieur d'îlot (1925-1932). Variante de la cité-jardin destinée à un public fortuné, ce concept original est né de l'imagination d'Adrien Blomme auquel on doit également plusieurs des maisons riveraines qui, pour éviter toute monotonie, présente une large gamme de styles, du médiéval au modernisme en passant par le baroque, sans en altérer l'homogénéité;

➤ Passez sous le porche de l'immeuble du square du Val de la Cambre situé à front de la rue de l'Hippodrome;

→ Remontez l'avenue de l'Hippodrome jusqu'au boulevard Général Jacques. Comme ses consœurs – les avenues du Derby, du Pesage ou des Courses – elle évoque l'ancien champ de courses de Boitsfort auquel elle conduisait. Le dépôt de tramways qui jouxte l'Institut Saint-André date de 1884. Il était alors équipé d'une station électrique pour

alimenter le chemin de fer à voie étroite Ixelles-Boondael;

→ En empruntant le boulevard Général Jacques en direction du rond-point de l'Étoile, vous passez devant la **résidence de la Cambre** (n° 20, 1938) **13**, gratte-ciel miniature construit par un promoteur bruxellois audacieux, Gérard Kaisin. Celui-ci avait repris, quatre ans plus tôt, les affaires de son père Lucien, qui avait financé le célèbre Résidence Palace, œuvre de Michel Polak. Cette fois, comme d'ailleurs pour les Pavillons français de la rue du Noyer, il fait appel à Marcel Peeters qui habille sa petite tour en gradins de 18 étages de formes inspirées de l'art déco new-yorkais avec son profil en gradins, ses pinacles sculptés et ses façades polychromes (Voir *Des gratte-ciel dans Bruxelles*, pp. 45 à 49). Étoile à sept branches à l'extrémité du boulevard Général Jacques, le rond-point de l'Étoile, encombré en permanence, assure la liaison entre les boulevards de Grande Ceinture et les avenues Franklin Roosevelt et Louise.

Situation prestigieuse entre l'abbaye et le bois de la Cambre, il est bordé



d'Ernest Blérot. Restent, pour nous régaler l'œil, les n° 38 et 39 **10**, qui illustrent bien la manière de travailler de l'artiste.

Deux maisons, jumelles en apparence, avec leur joli perron latéral qui précède un porche d'entrée encastré et les fines arabesques de leur garde-corps, présentent des variantes

de forme pour les fenêtres, le bow-window, les balcons et les lucarnes de la toiture, dont une est inscrite dans un pignon à rampants;



La Danse

d'immeubles élancés de haut standing dus aux meilleurs architectes de l'entre-deux-guerres. Longtemps décriée par les Bruxellois, la vie en appartement présente, grâce aux innovations techniques, d'indéniables attraits pour la bourgeoisie fortunée. Le **palais de la Folle Chanson** 14 (boulevard Général Jacques, n°2, 1928) est sans doute celui qui l'illustre le mieux. Oeuvre majeure de l'architecte moderniste Antoine Courtens, il doit son patronyme à la nymphe enlacée par un faune de Jef Lambeaux qui orne aujourd'hui le terre-plein central de l'avenue Palmerston, dans le quartier des Squares.

Vaisseau monumental construit autour d'une rotonde d'angle coiffée, le palais de la Folle Chanson offre à sa clientèle exigeante de vastes appartements pourvus de toutes les commodités modernes: salon de réception séparé de la partie privative et des locaux de services, quatre chambres pour deux salles de bain, vaste cuisine, boudoir et débarras à placards. Pas en reste, les communs sont pourvus de garages à voiture, d'une loge de concierge, d'ascenseurs et monte-charges, de chambres de bonnes pour la domesticité et de terrasses en toiture offrant un panorama imprenable sur les sites alentour.

L'enduit de façade qui dissimule la carcasse en béton armé a été refait en s'inspirant du granito lavé d'origine, mélange curieux de ciment teinté et de poussières de marbre imitant la pierre d'Euville. La rotonde d'angle est percée d'un porche paré de pierre bleue et coiffée d'une tour à coupole, autrefois dorée, dont les formes géométriques en étoile évoquent le carrefour qu'elle domine. Très soigné, le hall d'entrée ne laisse

aucun doute sur la qualité des occupants de l'immeuble: dalles de marbre polychrome, piliers et lambris en travertin doré surmontés de lanternes aux vitres dépolies, radiateurs logés dans des cages ouvragées, escalier monumental à rambarde en bronze... tout est fait pour intimider ou éblouir, selon le cas, le visiteur.

Comme en écho à cette composition magistrale, la **résidence Ernestine** (1939) et le **palais du Congo** (1930) qui lui font face portent la marque de Jean-Florian Collin avant qu'il ne sombre dans la production de masse. Les travées d'angle en rotonde, aux vastes baies vitrées baignant de lumière les pièces de séjour, rompent opportunément les bandeaux de fenêtres horizontales. Avec leur couronne d'éperons, ces immeubles sont une variante du *Tonneau* de l'avenue Charles de Gaulle;

Palais de la Folle Chanson



→ Par l'avenue de la Folle Chanson, rejoignez l'avenue Emile Duray. A l'angle des deux rues, le n°58 est le premier immeuble à appartements dessiné par Adrien Blomme dans un style moderniste austère, mâtiné d'art déco comme le balcon continu aux moulures en dégradé. En face, Camille Damman a profité du site de l'ancien vélodrome de l'exposition de 1910 pour concevoir un ensemble monumental de cinq immeubles, baptisé pompeusement **palais de la Cambre** 15 (n° 62-68 avenue de la Folle Chan-

son, n° et boulevard de la Cambre n°4, 1925). Statues en enfilade de Jacques Massin, lourds porches surmontés de tympan ornés de bas-reliefs, spirales de la clôture en fer forgé auxquelles répondent les garde-corps des balcons, tout est fait, une fois de plus, pour marquer l'aisance de ses habitants, convertis à la vie en appartement;

↑ Traversez l'avenue et entrez dans les jardins de l'abbaye de la Cambre;

→ Descendez le sentier qui conduit, à travers la cour est, à la cour d'honneur.

ANTOINE COURTENS (1899-1969)

Au moment où il sort les premières esquisses du palais de la Folle Chanson, Antoine Courtens travaille en parallèle sur les plans de l'hôtel particulier de Robert et Louisa Haerens à l'angle des avenues Georges Brugmann et de la Flamée. Ces deux réalisations du plus pur style déco s'articulent autour d'une rotonde d'angle qui rappelle, comme à s'y méprendre, celle du Palais des beaux-arts qui sort de terre au même moment, sous la baguette magique de Victor Horta. La coïncidence est trop forte pour être née du hasard. Mieux que personne, Antoine sait ce qu'il doit à son maître dont il a suivi assidûment les cours à l'Académie des beaux-arts d'Anvers. Il en a retenu quelques vérités fondamentales: esprit de synthèse, démarche logique qui fait passer les dispositions intérieures d'un immeuble avant sa façade... Il les a tellement bien intégrées qu'Horta l'associe à la conception du pavillon d'honneur de la Belgique à l'exposition des arts décoratifs de Paris en 1925.

Une aubaine pour un architecte protéiforme, qui est aussi un décorateur, un designer de mobilier, un dessinateur et un aquarelliste. Cette sensibilité artistique, il la doit incontestablement à son père Franz, peintre impressionniste reconnu, qui l'a sensibilisé à la beauté de la nature et au paysage. Ce qui explique son souci d'intégrer l'architecture au paysage autant que l'inverse, en faisant de chaque baie ouverte un tableau sur l'extérieur.

Architecte de la bourgeoisie aisée, il construit de nombreuses villas dont le style est fonction de la liberté que lui laissent ses commanditaires. Quand il a la bride sur le cou, il se laisse aller au modernisme avec ses toitures plates, ses formes arrondies, ses grandes baies vitrées et ses auvents saillants. Avec Louis Empain, il conçoit un centre résidentiel et de loisirs au bord du lac Masson, à une encablure de Montréal. Le domaine de l'Estérel (1936-1939), mélange d'architecture moderne pour les équipements collectifs et d'architecture vernaculaire des chalets résidentiels, tout en rondins de bois, sera mis sous séquestre par les autorités canadiennes à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Qu'à cela ne tienne, dans les années 1950, Courtens accompagne la conversion sociale de son commanditaire en réalisant pour son compte le home Air et Soleil dans les dunes d'Oostduinkerke (1939-1950) et, surtout, des cités-jardins à Marcinelle, Marseille et Frascati. Avec la cité scolaire modèle du Centre d'enseignement et d'études de l'industrie alimentaire (CERIA, 1948-1960) qu'il réalise avec la famille Polak, Antoine Courtens montre toute l'ampleur de son talent dans une réalisation fonctionnelle mais harmonieuse, aux contraintes techniques fortes.